

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, rue Glück, Paris

RÉCLAMES : 10 fr. la ligne
ANNONCES : 5 fr. la ligne

Le GIL BLAS ILLUSTRÉ est servi
en prime à tous les abonnés du
GIL BLAS quotidien
Journal politique, littéraire et mondain

Prix de l'abonnement au Gil Blas quotidien
3 mois : Paris, 13 fr. 50, Départ. 16 fr.
Prix du Numéro : PARIS, 15 c.; PROVINCE, 20 c.

GIL BLAS

ILLUSTRÉ, HEBDOMADAIRE

Amuser les gens qui passent, leur plaire aujourd'hui et recommencer
le lendemain. — J. JANIN, préface de Gil Blas.

ABONNEMENTS :

	France Étrang.
Trois mois	1 fr. 2 fr.
Six mois	2 fr. 4 fr.
Un an	4 fr. 8 fr.

Le GIL BLAS illustré est servi
en prime à tous les abonnés du

GIL BLAS quotidien

Journal littéraire, politique et mondain

3 mois : Paris, 13 fr. 50. Départ. 16 fr.
Prix du Numéro : PARIS, 15 c.; PROVINCE, 20 c.

L'ILE MUETTE, par Maurice Montégut



AVIS

NUMÉROS ABSOLUMENT ÉPUIÉS

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 15 et 17 de 1891.

Les demandes en rassortiment, 20 cent. le numéro, 30 cent. pour l'étranger.

Abonnements au "Gil Blas illustré"

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

3 mois : 1 fr. ; 6 mois : 2 fr. ; Un an : 4 fr.

ÉTRANGER ET COLONIES :

3 mois : 2 fr. ; 6 mois : 4 fr. ; Un an : 8 fr.

Prière de nous couvrir par mandat-poste français ou étranger, suivant le cas.

L'ANNIVERSAIRE

Dès la porte, il demanda :

— Est-ce que madame est rentrée ?...

— Non, monsieur.

Rassuré, il retira sa main cachée derrière son dos. Elle tenait un gros bouquet de roses, un peu rococo, pas très élégant, mais dans lequel il avait mis tout son bon cœur d'être simple. Une joie luisait dans ses yeux, tremblotait dans ses gestes, quand, dans la salle à manger, il posa le bouquet au milieu de la table, sur un vase fragile, l'arrangea avec tendresse. Puis il sortit de sa poche un coquet écriin, le plaça sous une des deux serviettes. Alors, il regarda son œuvre, riant tout seul. Maintenant, elle pouvait rentrer. Et, sa joie débordant, le brave garçon se frottait les mains.

Elle avait un air tout à fait appétissant, cette salle à manger, une petite pièce chaude où tout reluisait, le parquet, le buffet à étagère, le desservoir chargé d'argenterie, sur laquelle le grand feu mettait de courtes lueurs dansantes. Devant la cheminée, où flambaient de grosses bûches écroulées en braise, la table était dressée, une jolie table ronde et blanche, sur laquelle deux couverts se serraient sous une suspension de porcelaine. Et sur chaque serviette, bien proprement pliée, était posé un petit pain friand, qui donnait envie de mordre dedans, rien que de voir la croûte dorée et croustillante.

Sept heures sonnèrent. Elle ne rentrait toujours pas. Maintenant que tout était prêt, il restait là, inoccupé, ne sachant plus que faire de ses mains vides. Il passa dans son cabinet et déplia les journaux qu'on venait d'apporter.

Mais il avait beau lire : *Les ministres se sont réunis... On nous écrit de Moscou... Les obligations seront remboursées...* Tout ça lui était bien égal. Il pensait seulement qu'elle allait rentrer, et que, la porte ouverte, elle allait emplir l'appartement de sa clarté blonde et de son parfum. Comment cela se passerait-il ? Est-ce qu'il lui sauterait tout de suite au cou, en chuchotant : « Mon aimée » ? Non, il ne lui dirait rien. Il garderait une mine indifférente, très détachée, puis la prenant par la taille, tout doucement, sans avoir l'air de rien, il la conduirait jusqu'à la porte de la salle à manger, pour avoir l'extase de sa surprise et de sa joie. Et rien que de penser à cela, un tremblement le prenait aux épaules, secouait sa timidité d'un bonheur et d'une émotion.

Des pas s'entendaient dans l'escalier : ce n'étaient pas ceux-là. O la vie, la personnalité des pas ! les tristes, les joyeux, les insolents, les inquiets... Et comme il reconnut tout de suite le joli pas rapide, le pas aimé, frôlant à peine les marches de son élégante bottine vernie. Vite, il voulut prendre son air indifférent, comme il avait convenu. Mais il ne put pas. Sa joie s'épandait. Alors il s'enfonça la figure dans son journal. Il lut : *On nous écrit de Moscou... on nous écrit de Moscou...* Et ce bout de phrase gambadait devant ses yeux, en cabrioles vertes, rouges, éperdument, sans qu'il pût lire une lettre de plus.

Un coup de timbre. Elle entra, son porte-cartes à la main. Elle apportait dans ses fourrures, dans son luxe chaud un peu froissé, toute la lassitude d'un après-midi de visites, de courses hâtives en coupé. Elle dit : « bonjour... » puis tira ses gants longs, d'un geste fatigué.

A peine assise :

— Dinons vite... Les Dombrat vont passer me prendre. Ils m'emmènent avec eux à l'Opéra-Comique...

Il eut une surprise peiné.

— Comment ! mignonne, vous voulez sortir ?... Moi qui avais rêvé que nous passerions la soirée ensemble, au coin du feu, comme ça... Je me faisais une fête...

Elle était allongée sur une chaise basse, tournant ses jolis pieds devant la flamme.

— Voyons, mon cher, vous n'êtes pas raison-

nable... Pour une fois que je désire sortir... Pas mon habitude, je suppose... Les Dombrat m'ont invitée très aimablement. Comme je ne suis pas gâtée en fait de théâtre, j'ai accepté avec plaisir. Voilà... Maintenant, si vous me défendez d'y aller, mon maître, si vous faites sortir le poste de vos droits, je m'inclinerai... Vous avez la gendarmerie pour vous, je sais.

Il posa son journal, ennuyé.

— Voyons, ma chérie, ne vous montez pas... Je ne pense pas le moins du monde vous empêcher d'accepter ce plaisir... Vous me reprochez de ne pas vous conduire au théâtre... Vous savez bien que je suis souvent occupé, le soir... Et justement, aujourd'hui, j'avais ma soirée libre, et je m'étais dit...

— C'est bon... je resterai...

— Mais pas du tout, mon aimée... pas du tout... Nous allons dîner vite... Puis vous vous ferez très belle... Et quand les Dombrat viendront...

— Je vous dis : je resterai... Je n'ai plus envie d'y aller, maintenant...

Elle quittait ses fourrures, son exquise capote vieux-rose, les jetait sur le canapé, avec une rage brusque. Il la regardait, malheureux. Toute sa grande joie s'en était allée. Et il restait affaissé sur son fauteuil, énervé par cette querelle inutile, si imprévue, qu'il ne comprenait pas, dans une lassitude triste.

Elle s'était rassise au coin du feu, les mains jointes autour de son genou, indifférente. Il cherchait, ne trouvait plus rien à lui dire. Ce fut elle qui coupa le silence :

— A propos, j'ai invité Paul Bégou à dîner demain... Il est très bien, ce garçon...

— Ah !...

— Quoi ? ah !... Pourquoi dites-vous : ah ?...

— Mais, ma chérie, pour rien... pour rien du tout...

J'ai dit : ah ! comme j'aurais dit : oh !... comme j'aurais dit... tout simplement...

Elle avait relevé sa frimousse blonde, un défi aux lèvres.

— Non... Est-ce que vous auriez l'intention de me faire une scène de jalousie ?...

Il baissa la tête, sans répondre. Pourquoi cette lutte sans motif, sans but ? Elle n'était pas ainsi d'ordinaire. Et une inquiétude soudain germa en lui, le poignet d'une douleur intense, le soupçon que cette surexcitation inexplicable cachait peut-être une souffrance, un remords, la déchéance d'une première faute. Mais cette idée effleura à peine la confiance sereine de son cœur simple. Et tout de suite il s'en voulut de cette pensée mauvaise. Il se dit qu'elle était fatiguée, énervée par de longues heures de visites, de conversations insipides avec des gens ennuyés, de solitude dans le capitonnage bleu de la voiture, sous le ciel blême et la pluie claquant contre les glaces. Mais tout de même sa joie était gâtée de la savoir ainsi.

Elle continuait s'exaspérant :

— Non, vous savez, vous tomberiez mal... Je suis horriblement nerveuse, agacée... Du reste, mon cher, j'aime mieux vous prévenir tout de suite : le jour où vous vous mettrez en tête d'être jaloux, je ne connais plus qu'une chose : le divorce...

Il reçut le mot en pleine figure, et devint un peu pâle, car elle l'avait lâché crûment, presque brutale. Elle s'était levée, s'accouda à la cheminée, maintenant très calme. Huit heures sonnèrent. Dans la rue, la pluie sanglotait sa plainte lente. Ils passèrent dans la salle à manger, lui derrière elle les bras mous.

La petite pièce s'était refroidie, dans l'attente. Il y traînait comme une bouderie d'abandon, une rancune de coquette délaissée. Sur la table, le dîner était servi, déjà froid. Les petits pains amollis n'avaient plus leur mine appétissante. Et au milieu de la nappe, le pauvre bouquet oublié s'affaissait avec un air malheureux, une gêne d'étranger venu sans être invité, et qui se devine importun.

Elle regarda les fleurs, distraite.

— Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ?...

Alors il dit timidement, avec une tristesse humble : — Ma chérie, c'est aujourd'hui l'anniversaire de notre mariage.

JEAN MADELINE.

LES POÈTES DE L'AMOUR

Romance sans Paroles

*Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville.
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?*

*O bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie
O le chant de la pluie !*

*Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écoeure.
Quoi ! nulle trahison ?
Ce deuil est sans raison.*

*C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon cœur a tant de peine.*

PAUL VERLAINE.

ROI des DESINFECTANTS Toutes Pharmacies.
CHLOROL-MARYE Entrepôt :
7, Rue des Poitres-Couries, PARIS.

L'Égoïsme de Galatée

— Voyons ! me diras-tu pourquoi, dans ton atelier splendide, au milieu de ces marbres rares, de ces bronzes qui sont tous des chefs-d'œuvre, tu gardes ces jambes de femme, ce tronc brisé ?

Georges Servières me répondit brusquement :

— S'il y a un chef-d'œuvre ici, c'est ce tronc mutilé. Tant pis si tu ne le vois pas.

Et il se renferma dans un mutisme absolu, comme il faisait chaque fois qu'on abordait ce sujet avec lui.

Car c'était pour tous un étonnement. Sur un socle de pluche pourpre, et devant une tenture de même étoffe, dans un coin du vaste atelier, se détachait la forme blanche de deux jambes de femme que continuait la ligne arrondie des hanches et le relief ferme du ventre. Puis, au-dessus du nombril, rien. La statue était brisée ; le marbre semblait déchiqueté, comme si quelque Vandale se fût rué sur lui avec une masse de fer.

Et cependant ces jambes étaient adorables. Gracieusement appuyées sur des pieds d'enfant, délicats et nerveux, elles s'élevaient, profilant sur la peluche luxueuse la finesse des chevilles, la rondeur des genoux et la plénitude ronde des cuisses. Le ventre, amoureux et modelé, semblait vivre, et les hanches, un peu fortes, dessinaient la courbe harmonieuse d'une amphore. Puis l'œil s'arrêtait effaré, devant l'horrible blessure. Que devait donc être l'intensité d'expression de la tête, dans une œuvre dont la fraction inférieure laissait, à elle seule, une impression si vive ?

Cette tête, je l'avais connue autrefois ; j'avais connu la statue tout entière, et ce souvenir rendait plus douloureuse pour moi la vision lamentable de ce ventre brisé. Autrefois elle s'élevait, harmonieuse et hardie, cette femme de marbre, avec les splendeurs jumelles de sa poitrine, la rondeur de ses épaules et sa tête, petite, fine, spirituelle avec quelque chose de malicieux et d'exquisement souriant dans le regard.

Mais il y avait bien longtemps de cela. Servières l'avait créée tout d'une pièce dans toute la poussée jeune d'un talent hors ligne, puis il s'était arrêté brusquement et n'avait plus rien produit. C'était à cette époque aussi qu'il avait été le plus misérable et qu'un jour, expulsé par un propriétaire sans âme, il avait disparu de notre horizon pour revenir dix ans plus tard, riche, très riche, après un colossal héritage.

Servières sombre se promenait de long en large, baissant sa belle tête pensive.

Tout à coup, comme ayant pris une résolution subite :

— Ecoute, me dit-il, à toi, je vais tout dire. Mais jure-moi le silence, car si l'on savait ce que je vais te confier, demain on m'enfermerait comme fou.

Tu es un des rares amis qui ont connu cette statue intacte (et d'une main tremblante il me montrait le fragment mutilé). Tu l'as vue dans mon pauvre atelier de la rue d'Assas. Eh bien ! mon ami, sache donc que ce n'était pas une statue, mais que j'avais créé là une vraie femme. Ah !... oui, fou, n'est-ce pas ? Tu le crois ? Eh bien non ! c'est vrai, une femme ! une vraie femme, entends-tu bien ? Une nuit que j'étais seul dans mon atelier, je contemplais ma statue sur laquelle j'avais, avec un abat-jour, concentré tous les rayons de ma lampe.

Brusquement, Galatée nouvelle, cette forme s'anima, ses paupières s'ouvrirent, et son regard clair, gentiment curieux, chercha mes yeux ; sa poitrine se souleva, mignonne, ses bras se tendirent et une femme vivante et souriante vint à moi. Je n'eus aucune frayeur.

— Est-ce vrai ? m'écriai-je.

— Oui, me répondit-elle en se blottissant, heureuse dans mes bras. Et je t'aime ! Baise mes lèvres. Va, elles sont rouges de sang vrai. C'est mon amour pour toi qui a fondu cette dure enveloppe... Touche ! c'est une vraie peau de femme que tu as sous les doigts.

Mais... écoute ! c'est la nuit seulement que je puis être ainsi ; le jour je redeviendrai la statue immobile... penses-y et garde ce secret si tu veux que le miracle dure.

Je ne te dirai pas, continua Servières, ce que furent ces amours. Le jour je ne bougeais plus, je ne vivais plus. Et quand la nuit venait, quelles folies !... quelles causeries sans fin ! Comme elle me parlait doucement, la petite déesse ! Et que de choses elle savait, elle qui était au-dessus de l'humanité ! Et les heures se passaient à la voir, harmonieuse dans ses gestes, ses baisers, sa voix et ses pensées.

Perdu, abîmé en elle, je ne travaillais plus. Bientôt je fus sans argent et mon propriétaire me fit saisir.

Saisir ! comprends-tu ? — On allait me l'enlever. Je crus que j'allais en perdre la raison.

Le matin du jour fatal, je me mis à genoux devant mon adorée : Redeviens femme une heure seulement, pour nous sauver ensemble !

Mais, impassible, la statue ne bougeait pas ! Et le soir, il serait trop tard, on me l'aurait prise ! à bout d'implorations, après avoir versé toutes mes larmes, une grande colère me prit et, exaspéré, ne voulant pas, au moins, qu'un autre connût le mystère sublime, fou et désespéré, je me précipitai avec un maillet de fer et je la brisai... comme elle est là.

Lorsque l'huissier arriva, deux tronçons gisaient sur le sol.

— Laissez-moi ces morceaux de statue ; qu'en ferez-vous ? Vous ne pouvez pas les vendre.

— Mais, au contraire ! En soutenant qu'on les a trouvés dans les fouilles, en Grèce...

Enfin, à force de prières, j'eus cet homme et il me permit de garder un des tronçons à mon choix. Un seul ! Et c'est pour cela que je l'ai mis là, à la place d'honneur, splendide et pitoyable, admirable, et blessé !

* *

— Mais pourquoi, interrompis-je alors, pourquoi avoir choisi les jambes et non pas la tête ?

— Ah ! reprit Georges Servières avec un sourire, cela, c'est elle qui l'a voulu. Moi, je m'étais précipité sur sa tête adorable. J'espérais bien encore qu'elle s'animerait pour moi et me sourirait, et me regarderait et me parlerait sa langue divine ! Penché sur elle, j'allais l'emporter quand, de ses lèvres, un souffle, perceptible pour moi seul, passa et je l'entendis murmurer :

— Voyons, grand bête ! Tu oublies donc que nous nous adorons et que si c'est ma tête que tu gardes... comment veux-tu ?

Georges Servières était retombé dans sa rêverie profonde et moi, les yeux démesurément ouverts, je fixais les jambes gracieuses, le ventre délicatement modelé qui se détachaient en pleine lumière, immobiles, sur le fond de peluche pourpre.

PIERRE VALDAGNE.

Pour Purifier
Faire brûler du **PAPIER D'ARMÉNIE** Échant^{ons} gratis. PONSOT
R. d'ENGHËN, 6, Paris

L'ILE MUETTE

I

Quand le marquis Josselin de Kerjean épousa sa cousine Mary-Ane, une Kerjean aussi, dans tout le Morbihan on les plaignit l'un et l'autre ; on haussa les épaules de pitié devant cette folie.

Pourtant ils étaient de race semblable, de fortune égale ; ils se ressemblaient même dans leur aristocratique beauté. Mais tous deux aussi portaient au fond de l'être (à des degrés divers, il est vrai) le germe indestructible d'une phtisie héréditaire. La maladie — souvenir posthume d'un aïeul qui s'était plu à brûler la vie — avait sauté deux générations et frappait à la fois, dès l'enfance, le dernier rejeton et la seule descendante de la famille cadette. Unir ces deux faiblesses, c'était tenter la mort.

Ils s'étaient toujours aimés, ayant vécu côte à côte, d'abord en frère et sœur, puis en fiancés prédestinés. Les parents, qui refusaient de croire au malheur, encourageaient ces tendresses enfantines.

Ils furent mariés.

Il avait vingt ans ; elle, dix-huit. Tous deux étaient frêles et bruns, avec des cheveux trop lourds, des yeux d'un vert assombri. Ils s'aimèrent furieusement, dans la prescience intime qu'il fallait se hâter et que tout leur avenir se comptait par des jours. Ils isolèrent leur passion, ne permettant pas à la banalité indifférente de leur voler une heure. Ils vivaient pour eux seuls, identifiés l'un à l'autre, dans une belle illusion de leur jeunesse. Mais ils avaient — eux — le droit de jurer sans mentir qu'ils s'aimeraient toute la vie — car leur « toute la vie » était bien peu de chose.

Du domaine de Kerjean, dépendait l'île de Folgoët sur la rivière d'Auray, non loin de la mer. un peu après Gav'innis. Toute bordée de peupliers énormes, l'île est impénétrable aux regards, calme, silencieuse.

Au milieu, s'élevait, sur une hauteur, étouffée de feuillages, une maison carrée, moitié briques, moitié pierre, bâtie, il y a cent ans, par le caprice de l'aïeul fantaisiste et fatal. Ce fut là — dans cette parcelle de terre, entourée d'une eau verte et profonde, émue par la marée montante — ce fut là, sous le vent du large faisant saluer les arbres, qu'ils vinrent cacher leur mysticisme païen, leur contemplation intime, leur unique souci d'aimer, leurs sensations rendues plus aiguës par l'attendrissement d'une fin prochaine. Dans cette muette solitude, ils s'écoutaient vivre. Ils furent heureux quelques heures.

Alanguis, prostrés, brisés d'amour, jamais lassés, ils occupaient leurs jours, comme leurs nuits, à d'éternels contacts, à des rencontres prolongées de fiévreuses lèvres, dans le bercement protecteur et familier du vent, des flots, des bois complices — dans la puissance féconde de cette terre qui allait les reprendre et chauffer de leurs cendres d'autres existences, successives, multiples, plus ou moins compliquées, toujours égales devant elle.

Ils avaient résolu dans leurs cœurs d'user pour l'amour ce qui leur restait de dernières vigueurs encore possibles.

Ils acceptaient dédaigneusement l'approche sourde du néant, spectre effacé qui comptait peu, dans l'intensité de l'existence présente, dans la violence d'une possession large et complète, pour ces deux êtres enlacés, donnés, perdus l'un dans l'autre. Eux seuls peut-être, parmi les rares, eurent la compréhension exacte de la valeur du temps, l'impression de la minute, la joie de la seconde, l'effroi d'une heure passée. Ils s'aimaient à pleine âme, à pleines lèvres, se hâtant de jouir.

Mais ils devenaient plus maigres et plus blêmes, avec des tons bleuâtres sous les yeux agrandis ; les cheveux trop lourds semblaient plus lourds sur les têtes penchées ; et la jeune femme à présent les soulevait des deux mains avec une fatigue lente.

Le matin, dans la fraîche gaieté des éveils, ils parlaient au hasard pour leur île, toute leur terre, à eux. Fouettés par les brises salées, ils s'imprégnaient d'air salubre, de force vive, et chantaient. A cette heure-là, devant cette fête des êtres et des choses, parfois ils refusèrent — brusquement arrêtés, comme un cheval effrayé par son ombre — ils refusèrent de croire à la mort, qui, dans ce décor, paraissait monstrueuse, invraisemblable, hors nature. C'étaient des révoltes furieuses d'un instant ; elles finissaient ironiquement par un « Il faudra bien » mélancolique et des retours attristés au milieu de l'insolence des fleurs.

Les après-midi, brûlés de soleil, aux heures lourdes du jour, ils se couchaient dans les blés, fermant les yeux à demi sous l'aveuglement du ciel dur. La chaleur de la terre les engourdissait ; ils songeaient alors que le dernier sommeil côte à côte — car ils comptaient bien mourir ensemble — était peut-être moins effrayant qu'on ne se le figurait ; la terre leur semblait amie.

D'autres fois, à plat ventre, appuyés sur les coudes, une herbe dans les dents, ils demeuraient immobiles longtemps, à suivre le travail industriel des insectes actifs, toujours en route, on ne sait vers quoi. Et le souvenir d'une philosophie enfantine les amenait à des comparaisons, des dissertations niaisées sur le peu d'importance des créatures quelconques.

Mais les soirs, baignés dans l'inquiétude mystérieuse des crépuscules, à l'heure extraordinaire où tout se transpose, recule et s'agrandit — assis sur les collines, dans l'abandon lassé d'une journée mourante, ils embrassaient l'éternel horizon de l'Océan lointain, déjà fondu dans les buées violettes ; sur leurs têtes, le coucher sanglant du tragique soleil coulait le cuivre, l'argent, la pourpre et l'or en traînées orgueilleuses, en reflets absolus, sur les sables, dans les flaques et les mares oubliées par la mer descendue. Les bois assombris montaient tout autour d'eux comme un amphithéâtre ; et sur ce large ensemble, une paix, grande jusqu'à l'épouvante, tombait mélancoliquement avec du froid et de la nuit. Dans le ciel rouge, par cette heure solennelle, ils rêvaient pour leurs âmes libres de lointains voyages, les ailes ouvertes — comme les beaux oiseaux blancs qui semblent immobiles en planant tout là-bas, sur les eaux sans limites...

Ainsi traînaient — trop vite encore — leurs meilleurs jours, les jours d'été.

L'hiver vint à son tour. Ils frissonnèrent et se serrèrent l'un à l'autre, plus étroitement.

Ils virent d'abord les bises aigres chasser devant elles les oiseaux frileux qui passent droits et noirs sous la première neige rare et lente ; puis la neige ininterrompue, rayant de blanc l'horizon brouillé.

Tout est blanc. La maison blanche semble dor-

mir dans un paysage endormi, où l'existence est suspendue. Plus de route, plus rien qu'une nappe égale, désespérément blanche. Au loin, des brumes lourdes descendent sur la mer et s'y fondent. Tout se mêle. Parfois un coup de vent rageur déchire un coin de brouillard, mais lentement l'ensemble se reforme, gris, morne, sourd, indéfini...

Rude saison pour les forts, hardiment partis, dès l'aube rousse, bottés, fourrés, sanglés. vers des chasses rapides, périlleuses, par les mauvais chemins, qui font glisser et rire ; saison amère pour les faibles, qu'une fenêtre ouverte suffoque, qu'un coup de vent détraque, casse en deux, sous les durs hoquets d'une toux rauque. Or, ces faibles, ces malades, ce sont bien Mary-Ane et Josselin, qui regardent derrière les vitres gelées l'hiver endormeur étendre ses draps blancs.

Les grandes cheminées flambent clair dans toutes les salles de la maison antique. Dans la chambre à coucher, surtout, une chaleur lourde, chargée de parfums, épaissit l'air, énerve, alanguit charme les corps. Enfoncés dans les fauteuils profonds à dos renversés, ils sont là tous les deux, sous les lampes, plus intimes encore dans ce cercle étroit, au milieu des choses familières. Quand au dehors le vent siffle, ronfle, hurle et pleure, leurs mains trop blanches, aux transparences rosées sous l'épiderme appauvri, se tendent et se joignent inéluctablement. Et comme la soirée est longue, bien qu'occupée par les phrases douces et les caresses lentes, l'alcôve toujours prête est vite gagnée, et les crises d'amour reprennent, plus violentes, plus spasmodiques, plus cruelles et meilleures.

Les matinées froides sont redoutables. La chambre reste close.

La nuit continue, avec ses mystères pénétrants, jusqu'au milieu du jour.

Dans l'ombre des rideaux, la mort rit, sans se cacher — se sachant vue.

II

Ce mortel égoïsme à deux fut subitement troublé. La vie fit irruption dans cette agonie volontaire : la jeune femme était enceinte. Ce fut une stupeur. Ils n'avaient pas songé à cela ; ils avaient trop compté sur leur faiblesse. Ni l'un ni l'autre ne voulait croire ; il fallut bien. La destinée ironique faisait des créateurs avec ces moribonds. Mary-Ane pleura. Un enfant ? — un condamné encore ; la douleur prolongée, une mort de plus à échéance, car il ne saurait vivre... mais, surtout, c'était la fin de l'insatiable amour, désormais navrant, déformé, ridicule. Ils se taisaient, désespérés...

Puis les jours, les mois passèrent, odieusement nouveaux, baroques, désœuvrés, sans caresses — et l'époque arriva.

— Mary-Ane va mourir. Son enfant l'a tuée ; les médecins se sont retirés, impuissants. Josselin est debout, devant le lit où sa femme est couchée, les yeux effrayamment ouverts. Un silence coupé d'un grand cri :

— Es-tu là ? penche-toi, je ne vois plus... ta main... c'est bien. Écoute ! mon pauvre aimé, c'est horrible de mourir, de te laisser, pour toujours... de n'être plus rien, moi qui pense et qui t'aime... Je ne veux pas mourir... Défends-moi... tiens-moi fort ! C'est laid, la mort. Demain je serai hideuse... dans un mois, où seront mes yeux ? Dans un an... que serai-je ? Je ne veux pas ! Je ne veux pas !

Dans cette folie d'épouvante elle s'accrochait à lui, désespérément, se collant contre sa poitrine — cherchant asile, protection contre l'implacable fantôme qui s'avancait toujours. Elle l'étranglait de ses bras nus autour du cou, l'étranglait, lui trempait le visage de ses sueurs d'agonie.

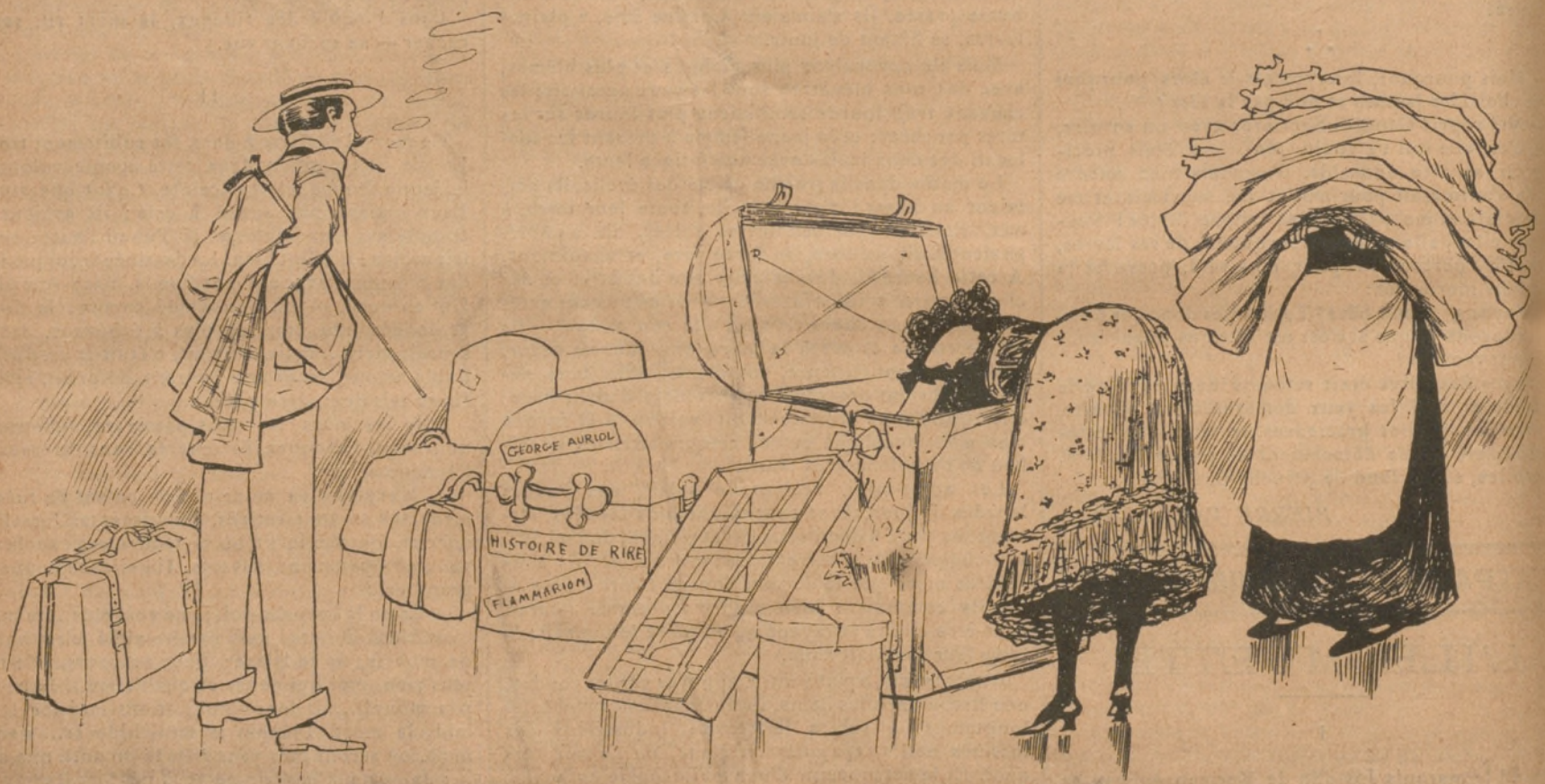
Elle se calma : « J'étais belle, n'est-ce pas... tu te souviens ?... Tu sais, tu m'as promis qu'on me porterait là-bas, sur la colline où nous adorions le soleil... pas profond dans la terre, dans un cercueil léger... que je puisse vite me mêler aux plantes, aux racines qui seront des fleurs... pas de pierre sur moi... oh ! non, pas de pierre, ce serait trop lourd... pas de tombeau... je serais éternellement prise, là-dessous. Je veux sentir encore le soleil, même la pluie, même la neige, je veux participer à la nature ;... de la terre libre autour de moi, que je m'y fonde... »

Puis sa pensée se tourna vers l'être irresponsable qui la chassait de la vie, en y entrant. « Tu seras bon pour elle, notre fille, pour Jeannine... il te faut vivre à cause d'elle, maintenant — je ne puis plus t'emmener avec moi, comme nous devions... »

Il eut un geste.

— Il faut vivre — reprit-elle, autoritaire — et tu l'aimeras ! Elle nous vole nos derniers temps d'amour et me tue avant l'heure, c'est vrai... mais c'est ma fille, donc tu l'aimeras. J'aurais voulu ne pas mourir sitôt, t'aimer encore des jours... des nuits... comme autrefois... c'eût été bon, après si longtemps... nous nous sommes tout de même aimés, sais-tu, mon

LES PREMIERS BEAUX JOURS





(Dessin de A. Guillaume.)

âme?... Pauvre Jeannine, ce n'est pas de sa faute, si l'on songe, mais c'est un peu de la nôtre... tu veilleras sur elle, et quand elle sera morte, tu mourras...

— Avant, murmura-t-il, demain.

— Je le défends! Tu sais bien ce qu'ils ont dit, ces médecins... oh! ils s'y connaissent... (pour condamner, non pour guérir)... ils ont dit que Jeannine ne saurait vivre, elle non plus... je les crois. Dans deux ans, trois ans, cinq ans peut-être, nous serons tous ensemble, sur la colline...

Brusquement la mourante s'arrêta comme devant une vision bizarre. Elle souriait, un peu d'abord, et puis de plus en plus. Sa voix, redevenue claire, sembla dicter: « Ma dernière pensée est bonne. Écoute bien pour te souvenir. Jeannine mourra enfant, à l'âge où tout est vague... eh bien! il ne faut pas qu'elle soupçonne jamais — fût-ce une heure — qu'elle doit mourir un jour! Il ne faut pas qu'elle sache ce que c'est que la mort, qu'il y a une mort! Tu l'élèveras, toute seule ici, dans

notre île, loin de tout, loin de tous... qu'elle ignore la vie, pour ignorer la mort. Laisse-lui croire à l'éternité des choses, au renouvellement infini des heures... Qu'elle n'ait jamais peur, comme j'ai peur en ce moment. Tu m'as comprise, tu m'obéiras, je le veux.

— Oui, balbutia-t-il, en mâchant des sanglots.

— Allons, merci... viens plus près, ma voix meurt, tout meurt... merci pour ma fille de vouloir bien, car je sais trop que tu aimerais mieux t'en aller

avec moi... Elle ne saura jamais, jamais, ce que c'est que mourir... mourir, comme moi, dans ce moment... Oh! demain... demain!... Ah! viens! tiens-moi! T'aimer encore un jour... C'est donc vrai qu'on peut mourir?... Je ne veux pas!... je ne veux pas!... non!... non!... Ho!

Elle était dressée demi-nue sur son lit, les bras droits, les yeux fixes — elle retomba.

C'était en criant de regret et de peur qu'était morte l'amoureuse Mary-Ane de Kerjean, maîtresse autant qu'épouse.

III

Huit ans ont passé, Jeannine n'est pas morte.

Le monde — est-il encore un monde? — n'a pas revu le marquis de Kerjean. Jamais deuil ne fut plus sobrement porté. L'île est plus impénétrable, plus silencieuse qu'aux anciens jours. Le marquis Josselin y vit solitaire, avec sa fille, qu'il a d'abord haïe. Deux domestiques, l'homme et la femme, cœurs simples, esprits fermés, composent sa maison; toujours muette. Dans le pays, on dit que M. de Kerjean est fou. Il n'en est rien. Les autres ne l'intéressent pas. Voilà tout.

Son existence est brève à dire, parce qu'elle fut vide.

La première année qui suivit la mort de Mary-Ane figura pour lui douze mois de stupeur, d'anéantissement. Dans ses veilles, comme dans ses rêves, il ne voyait que la morte. Un cauchemar le saisit. Il assistait malgré lui, hanté par l'idée fixe, aux différentes phases de la décomposition. Obsédé, il suivait, jour par jour, le progrès lent et funèbre. Ce qu'il avait le plus cheri lui faisait horreur. Cela, un an.

Un soir, plus tourmenté que jamais de visions mauvaises, il s'avoua vaincu, quitta sa chambre et sortit au plein air. C'était l'été. Un chemin s'offrait, il le prit. Il arriva sur la rivière, que la marée gonflait sourdement. Un bateau se balançait là, machinalement, il y descendit, lâcha l'amarre et partit au large. Comme il était très faible, ramer le fatigua vite. Il s'étendit dans la barque, le visage aux étoiles; un courant l'entraînait vers la mer. Il eut une rêverie douce, la première depuis des mois; il revit Mary-Ane encore, mais jeune et belle, sans penser cette fois à ce qu'en avait fait la tombe.

Quand il revint, très las, il dormit, et sans rêves.

Dès ce soir, l'habitude fut prise. Chaque nuit, il fuyait la terre, où pourrissent les corps, et gagnait la mer large, où l'idée s'assainit. Il eut une voile à son bateau, poussa ses aventures, réapprit le mouvement et guérit son esprit malade. La douleur restait, mais la hideuse vision s'éloignait pour disparaître.

Il ne revenait plus qu'à l'aube, heureux de dormir longtemps dans le jour. Et bien de nouveaux mois passèrent de la sorte. Une fois, par hasard, il s'aperçut dans un miroir; il se fit horreur. Il avait l'air sain, calme — presque fort. Devant tant de jeunesse, dans la continence absolue d'un veuvage respecté, la maladie avait fait trêve, elle reculait. Jadis, la mort, jalouse de l'amour, le poursuivait; maintenant, indifférente, elle allait ailleurs, remettant à plus tard. Il eut le sentiment d'un parjure. Ne devait-il pas mourir aussi, lui? Puis il songea que pour Jeannine il le fallait ainsi... Jeannine? ce mot le réveilla. Que devenait Jeannine? Il la regarda. Elle ressemblait à la morte; moins brune cependant; mais elle avait les mêmes yeux profonds, ouverts à la fois sur deux mondes. Elle était transparente; sous sa peau, lamentablement fine, courait, visible, le réseau des veines d'un bleu pâle.

L'orbe de ses yeux, s'azurait; c'était joli, mais fatal. D'ailleurs, les médecins répétèrent: condamnée. Elle avait cinq ans, alors. Il la prit par la main et ne la quitta plus. Les derniers ans furent à eux seuls. Il l'interrogea. Elle avait vécu comme une petite bête, au hasard, entre ces deux paysans obtus et qui avaient ordre encore de ne jamais parler. Elle ne savait rien, que pleurer, quand elle souffrait — rire, les bons jours; elle ignorait tout de la terre et du ciel.

« A nous deux, dit Kerjean; toute la science consiste à te laisser ne rien savoir; que tu vives ce que tu dois vivre, machinale, irraisonnée, comme les brutes, comme les plantes même, comme toutes les créatures inférieures — et bien heureuses. »

Et l'éducation d'ignorance commença.

Puis, en réfléchissant, il eut un peu peur de sa tâche, s'imaginant qu'il lui faudrait, à l'usage de cette âme, créer un monde à sa façon, des êtres fantastiques, fixer des chimères, sans se contredire, inventer des causes confirmées par des effets logiques, et cela en dehors de la véritable expérience; il douta d'être cru.

Mais il se souvint qu'à toute époque des enfants, des femmes même, avaient grandi ou vécu à l'écart, acceptant sur les hommes les idées qu'on leur en laissait percevoir. A Rome, les garçons jusqu'à sept ans restaient livrés à leurs mères, ignorant le dehors

ignorant Rome! — En Orient, les filles du harem ne connaissent qu'Allah, son prophète et le sultan, leur maître; elles ne quittent leur lit que pour leur tombe. Eh bien! l'île serait d'aussi bonne garde, d'asile aussi discret que le sérail ou le gynécée. Jeannine comprendrait de la vie ce qu'il plairait à son père de lui en expliquer. Elle ne verrait que lui, penserait par lui — et comme les jeunes patriotes ou les esclaves passives, saurait qu'il est un monde et n'en connaîtrait rien.

Il s'arrêta, souriant de pitié pour toutes ses terreurs. Jeannine avait cinq ans; les jours étaient lointains, s'ils arrivaient jamais, des questions redoutables.

Il lui apprit seulement à aimer ce qu'elle voyait autour d'elle, devant elle, au-dessus d'elle — depuis les chardons jusqu'aux astres. Elle était prête à tout aimer. L'anémie implacable qui lui courbait le corps vers la terre amollissait aussi son âme jusqu'à des sensibilités précoces et profondes. Elle se prit de passion exclusive pour l'île, son domaine, pour la solitude libre; il exigea l'indifférence pour tout ce qui était au delà. Elle obéit sans peine, nullement curieuse, satisfaite de son petit univers, qui allait à sa taille.

MAURICE MONTÉGUT.

(A suivre.)

Gouttes Livoniennes CONTRE LE FLAQUE Toux, Rhumes, BRONCHITES, etc. 3 fr. 75⁰ Ph⁰.

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de peau : dartres, eczéma, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine et de l'estomac, et de rhumatismes, un moyen infaillible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu. — Ecrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

RÉVERSIBILITÉ

— Mon pauvre ami, ce n'est pas pour te faire un reproche, lui fis-je, mais tu as la figure d'un homme fatigué.

(Ce ne fut point la teneur exacte de ma phrase; je crois même que je lui dis qu'il avait une sale gueule. Mais j'ai pris le parti d'apporter dans mes écrits beaucoup plus de tenue que n'en comporte la coutume de ma vie courante.)

L'homme ainsi interpellé laissa tomber sur moi un long regard triste, me serra la main d'une étreinte veule et poussa un soupir profond comme un tombeau.

A ce moment passaient un monsieur et une dame qui saluèrent mon ami et échangèrent avec lui quelques propos.

Pendant qu'ils causent, je profite de l'occasion pour vous présenter le gentleman à la mine délabrée.

Porteur d'un des plus grands noms de l'armorial français, détenteur d'un patrimoine dont vous vous contenteriez, vous et moi, joli homme et gentil garçon, mon vieux camarade, le jeune duc Honneau de la Lunerie réunissait en lui tous les apanages de la félicité parfaite. Bien fâcheusement, une tendance à l'occultisme, une rare candeur, une folle confiance en tous, le désarmaient pour le rude combat de la vie, et lui causaient d'innombrables mistoufles. Ce garçon-là aurait coupé dans le pont du Forth comme dans du beurre.

Il faisait son ordinaire société du faux Mage de Livarot, du Sâr Jean de Ville, sans préjudice pour un musicien ogival et gymnopédique qui s'appelle Erik Satie (1) et que je baptisai naguère (j'ai tant d'esprit) Esotérik Satie.

Malgré tous ses défauts et ma sournoise réserve, nous nous entendions fort bien, le duc Honneau et moi.

Et même, j'allai souvent jusqu'à donner un bon coup de main aux tables qui ne tournaient pas assez vite, et à souffler des aperçus ingénieux, conçus en style lapidaire, aux ombres des plus grands macchabées de l'humanité.

Maintenant que vous connaissez le jeune duc comme si vous l'aviez fait, laissez-moi reprendre le fil de mon récit.

— Ah! mon pauvre ami! s'écria-t-il, si tu savais ce qui m'arrive!

— Que t'advient-il, ô duc?

— Une chose assez déplaisante en elle-même, mais dont la portée dépasse tout ce qu'on a constaté jus-

(1) Que mon ami Erik Satie ne voie dans ce propos l'ombre d'une désobligeance. Au reste, s'il y trouvait un cheveu, il sait où me trouver. (Je suis beaucoup plus fort que lui.) — A. A.

qu'à présent en matière de matérialisation et de correspondance psychiques. Tu connais les expériences du lieutenant-colonel de Rochas?

— Par ouï-dire.

Au cas où, par impossible, quelqu'un de mes lecteurs ignorerait les récentes expériences du lieutenant-colonel de Rochas d'Aiglun (Eugène-Auguste-Albert), officier de la Légion d'honneur, je vais les rappeler succinctement :

Cet officier supérieur du génie, administrateur de l'Ecole Polytechnique, qui, élevé à la sévère école du 2 et 2 font 4, n'est ni un toqué, ni un fumiste, vous exécute, à l'heure qu'il est, une petite série d'opérations qui, au moyen âge, auraient suffi à la combustion de mille et quelques sorciers.

Il modèle une statuette de cire à votre image, extériorise votre sensibilité et la fait passer dans la petite œuvre d'art.

Vous voilà envoûté!

Une piqûre au front de la statuette, et vous ressentez une vive douleur à votre front, à vous.

On approche une allumette enflammée du bras de la statuette, et vous éprouvez une brûlure à votre bras.

On chausse de bottines un peu justes les pieds de la statuette, et vous constatez qu'il vous vient des cors, à vos pieds à vous.

Il n'y a pas que les sensations désagréables qui soient transmises. Les autres aussi.

Par exemple...

Mais je m'arrête, car tous mes lecteurs ne se sont pas encore fait, comme le lieutenant-colonel de Rochas, un front qui ne sait plus rougir.

Le duc Honneau avait naturellement suivi, avec le plus vif intérêt, les expériences si curieuses du vieux militaire.

— Mais ce que je n'aurais cru, me dit-il, c'est qu'on pût obtenir dans cet ordre de phénomènes un cas aussi fantastique de réversibilité.

— Explique-toi.

— Y tiens-tu beaucoup?... C'est que cela me peine énormément à conter.

— Va toujours, je te consolerais.

— Eh bien! voilà... Tu sais comme, depuis longtemps, je suis amoureux de Félicienne de Domfront. A la suite de quels malentendus n'ai-je jamais pu obtenir ses faveurs? je n'en sais rien encore. La vie parisienne est peuplée de ces mystères: voilà une jolie fille que je désire beaucoup, que je ne dégoûte sûrement pas, pour laquelle je ferais de gros sacrifices, et puis... rien! Alors, un jour, j'ai eu l'idée de faire sur elle et moi les expériences de M. de Rochas. J'ai fait exécuter la statuette de Félicienne. J'y ai amené, sans qu'elle s'en doutât, sa sensibilité. Les résultats ont été concluants. Alors même qu'elle était loin de moi, je demeurais en communication avec elle. A certaines heures fixes, j'embrassais la statuette, par exemple sur le front, et Félicienne, à ce moment, éprouvait une petite sensation agréable au front. Mes amis, des amis sûrs, que j'avais chargés de ce contrôle, m'ont affirmé le fait à plusieurs reprises. Mais le plus curieux, et en même temps le plus pénible, c'est ce cas de réversibilité dont je t'ai parlé.

— Je ne te comprends pas.

— Mais si, tu comprends! Ne me contrains point à de douloureuses et précises explications.

La vérité vraie, c'est que je ne devinais rien.

Je ne compris toute l'horreur de la situation qu'un quelques minutes plus tard, quand, entrés dans une brasserie du boulevard, je demandai un excellent verre de bière et que lui se contenta d'un pâle orgeat.

ALPHONSE ALLAIS.

P.-S. — Pour ne pas jeter dans l'âme du lecteur un trouble inutile, j'ajouterai ceci: Mon ami, le duc Honneau, ne s'en était pas tenu, durant ces expériences, à de simples communications psychiques. Peut-être les contacts matériels ne sont-ils pas étrangers à cet étrange phénomène. Renvoyé au lieutenant-colonel de Rochas. — A. A.

P'TIT MI

(Suite)

Il avait replié un grand paravent et désignait à la préfète un lit de l'autre siècle, presque carré, aux pieds tordus et qui à son chevet, parmi des lignes courbes et fleuries, portait une rocaille ajourée d'une précieuse délicatesse. Le bois en était laqué d'un blanc lisse auquel les années enfuies avaient donné la patine des vieux ivoires. De légères teintes roses à peu près effacées rehaussaient les nervures, et un large morceau de damas çà et là troué par les mites recouvrait la paille et le matelas. Pour la première fois, sans doute depuis bien longtemps, il émergeait de l'ombre, revoyait le soleil et ainsi



éclairé, on aurait cru qu'il avait comme un sourire de bon accueil pour cette jeune femme et cet enfant tous deux en proie au mal éternel qui se guérit en s'avançant et s'avive en se guérissant, qu'il leur tendait comme un giron d'aïeule ses vieux membres protecteurs et indulgents. D'un bond, pour amuser Anne-Marie et la faire rire, M. d'Armagnel s'était allongé sur l'antique meuble nuptial qui craquait et tanguait comme un bateau qui ne tient plus, et il élevait les mains en l'air, faisait semblant de se débattre, de disparaître dans le creux profond du matelas de plumes. Et les lèvres serrées, ne riant plus, les narines palpitantes, M^{me} de Serpenoise ne pouvait détacher son regard de ce corps d'adolescent étalé, apprêté comme pour les étreintes. Il bruissait dans ses oreilles empourprées comme un tumulte de marée qui monte et bat les falaises. Georgie lui cria avec des inflexions anxieuses :

— Je vous en prie, tendez-moi les mains, je ne peux plus m'en tirer...

Et passivement, comme il le souhaitait, elle lui tendit ses deux mains qu'il emprisonna aussitôt dans les siennes. Elle se cambrant en arrière de toutes ses forces. Elle essayait de le relever, mais lourdement, il l'entraînait et l'attirait vers le lit. Et ses doigts enfiévrés la brûlaient, et ses prunelles voilées comme par une buée d'orage l'effrayaient et aussi la tentaient.

— Laissez-moi, lâchez-moi! balbutia-t-elle, les poignets raidis.

Mais M. d'Armagnel s'était redressé et, sans qu'elle pût se défendre, lui tenant toujours les mains et s'en faisant comme une ceinture, l'avait collée contre lui. Elle sentait se mouler sur sa gorge la poitrine hatelante du jeune homme et ses jambes s'incruster entre ses cuisses, et défilait à demi pâmée en une volupté inconnue, inouïe et divine. Dans sa bouche que les lèvres de Georgie aspiraient, pénétrait, se glissait, s'attardait, se fondait une incessante caresse du souffle s'imprégnant du souffle, des dents se frottant aux dents, de la langue humide cherchant la langue ainsi qu'une idéale friandise. C'était un tel délice qu'elle en croyait mourir, que ses paupières se fermaient, qu'elle fût tombée s'il ne l'avait pas retenue. Et tout à coup, reprenant possession d'elle-même, effarée, elle se dégagea d'une secousse violente de l'enlacement de Georgie, murmura :

— Nous sommes fous!

M. d'Armagnel ne lui répondit pas et ils descendirent du grenier, silencieusement, l'un à la suite de l'autre, sans se donner le bras comme s'ils avaient eu peur de se frôler même d'un attouchement banal et poli.

VIII

Dès lors, unis comme par une inavouable complicité, la préfète et M. d'Armagnel ne se passèrent plus l'un de l'autre. Avec une instinctive rouerie, il s'appliquait à faire entrer M^{me} de Serpenoise dans son existence, se soumettait à ses goûts, à ses préférences, la consultait sur tout ce qu'il entreprenait. En le désœuvrement d'une vie coupée d'oïvetés trop longues ou de parades ennuyeuses et éteintes, ce jeu singulier amusa Anne-Marie et la retint.

Elle était si franche, si gaie, si bonne camarade avec lui qu'il commençait à presque s'y attacher, qu'il en délaissait de plus en plus M^{me} de Ravignac. Et les silences moroses de la préfète — ces silences où perçait comme un grief inexprimé, le chagrin timide d'un cœur qui ne veut pas avouer sa souffrance et son mal — quand il revenait tout las d'un de ses rendez-vous accoutumés, l'embarrassaient plus que quelque dureté qui offense, quelque reproche acerbe. Anne-Marie faisait de son mieux pour augmenter ce trouble, le harcelait de questions ironiques et moqueuses, l'exaspérait en l'encourageant, en ne paraissant aucunement jalouse.

Leur intimité se resserrait de jour en jour. Ils se devinaient, et Georgie était la gaieté de M^{me} de Serpenoise. Avec lui, elle avait des exubérances de petite pensionnaire, des rires fous, des abandons de pensée, des privautés d'une câlinerie énervante et exquise. Ils s'affolaient, se tuaient par ces excitations incessantes, les continuelles caresses, les effleurements, les phrases qui ont comme une odeur d'amour. Baisers à tout propos sur les mains, sur le haut des pieds tout à coup déchaussés et qui frissonnent dans le bas de soie et aussi dans le pli du coude où la peau est plus fine, plus tiède, plus blanche. Baisers chastes en apparence dans leur respect, dans leur dévotion, mais pires que les autres et peut-être meilleurs. Elle le laissait aller. Elle trouvait quelque chose d'ineffable à cette chute très lente, si lente que peut-être son corps et son âme ne rouleraient pas jusqu'au fond du gouffre, seraient arrêtés à temps par elle ne savait quel obstacle providentiel. Et elle avait voulu donner un nom à

Georgie, un de ces diminutifs mignards d'alcôve ou de couvent dont les syllabes claires font penser à l'appel d'un oiseau. Un nom que seule elle connaîtrait, prononcerait, qui aurait comme leur passionnante quelque chose d'enfantin, de mystérieux et d'absolument ignoré. Elle appelait maintenant M. d'Armagnel: « P'tit Mi ». P'tit Mi. Cela vibrait doucement.

Cela chantait. Cela riait avec ses deux syllabes brèves et jolies, et l'on aurait dit d'un sobriquet galant et fripon et un peu libertin comme ceux dont les petites-maîtresses, au dix-huitième siècle, baptisaient leur carlin favori et leur amant de cœur.

IX

Une à une à travers le ciel s'éteignaient les étoiles et les premières clartés de l'aube mettaient de vagues blancheurs parmi les ténèbres. Dans la cour de l'imprimerie Massabielle, étroite, sale, pareille à un préau de prison, avec ses grands murs qui dominaient des feuillages de sycomores, des soldats étaient alignés, dormant, en tenue de campagne, la baïonnette plantée au canon des fusils. Les quarts se choquaient par instants en quelque brusque sursaut qui remonte le sac et coupaient le silence comme d'une clocherie de troupeau parqué au milieu d'un champ. Les autres troupiers, précédés par leur capitaine — un de ces brisquards aux moustaches en brosse qui ne connaissent que la consigne et ne demandent qu'à « faire danser les colons » — avaient envahi la salle qu'emplissait la sourde trépidation des machines. Dans la jaune lumière des becs de gaz, apparaissaient les pupitres des protes, des paquets d'épreuves jonchant une table maculée de taches poisseuses, de ronds rosâtres; d'éclaboussures d'encre, puis contre la cloison une République au lourd profil de Cérès dominée d'un bonnet phrygien, aux seins robustes qui pointent comme gonflés de lait, et au-dessous, des lithographies, les Trois-cent-soixante-trois, le masque à la fois puissant et vulgaire de Gambetta.

Le commissaire de police, ceint de son écharpe tricolore, à nonnant les syllabes avec des inflexions pâteuses d'homme mal réveillé, commença à lire lentement l'arrêté du préfet qui ordonnait la saisie immédiate de tous les numéros du journal. Des lambeaux de phrases éclataient, sonnaient au milieu du dévidement monotone des considérants. Et debout, se détachant avec sa redingote noire sur les bourgerons des ouvriers et des robes d'indienne des boueuses, croisant les bras dans une pose de défi, très pâle, Armand Ramigny écoutait, sans prononcer une parole, l'énumération qui n'en finissait plus, haussait de ci, de là les épaules et toisant d'un regard dédaigneux les baïonnettes qui luisaient, les pantalons rouges qui barraient la porte ouverte à deux battants.

RENÉ MAIZEROT.

(A suivre.)

CHRONIQUE DES LIVRES

Parlez anglais, allemand, italien, espagnol, russe. Apprenez seul une langue en 4 mois, mieux qu'avec un professeur. Pur accent. — Nouvelle méthode progressive, simple et facile, très attrayante. — Preuve, essai 1 langue franco, envoyer 90 c. à : Maître Populaire, r. Montholon, 13-B, Paris (hors France 1 fr. 10 mandat-poste).

AVIS LE RHUM ST-JAMES de provenance authentique des célèbres Plantations de St-James, se vend exclusivement en bouteilles carrées.

On demande POÉSIES et CONTES au Phare, 25, r. Rodier, Paris. 3^{me} timbre p^{re} rép.

JOYEUSETÉS (Grandes réductions)

Photographies curieuses d'après nature. 6 échantillons 3 fr., ou 12, 5 fr. En format double, les 6, 5 fr.; les 12 pour 10 fr. (Catalogue.) BOSC et C^{ie}, Amsterdam.

UN LIVRE CURIEUX GRATIS est envoyé à toute personne qui demandera l'intéressant catalogue fin de siècle de la librairie FISCHER et C^o, Editeurs, Amsterdam.

RIEURS ET FARCEURS Pour vous amuser et amuser vos amis, demandez notre catalog. illust. de 60 pages contenant tous les articles de farces joyeuses..., de surprises amusantes..., d'atrapes désopilantes, etc.
V. MOUREN, 23, rue St-Sabin, Paris. (Enoi gratis.)



La Maison HENRY CHASTAN

FONDÉE EN 1876
Plus de 500,000 correspondants
68, RUE J.-J. ROUSSEAU, 68
Est la Manufacture de caoutchouc et boudruche

Pour usage intime HOMMES et DAMES
Envoi six échantillons et Catalogue contre 1 fr. 25 timbres-poste pli cacheté (Sans parties du Monde)

GRIVOISERIES nouveautés fin de siècle. Cat. intime gratuit
Ecrire à RELIN, éditeur à CETTE.

AMATEURS de CURIOSITES MEDICALES
J'envoie 3 brochures de 130 pages chaque sur des sujets intimes des deux sexes et 1 volume de 500 pages très intéressant, plus mon unique catalogue des 26 salons différents avec gravures, traitant les mêmes sujets qui n'est pas en vente ailleurs.
ARNAULT, 5^e, Rue Lauriston, PARIS.

31, RUE BERGÈRE, 31, PARIS

MANUFACTURE DE CAOUTCHOUC DILATÉ et BAUDRUCHE garantis incassables pour l'usage intime de l'homme et de la femme
Contre 1 fr. 25 seulement J'envoie franco et discrètement mon Catalogue illustré de 40 pages et 200 gravures, plus 6 beaux échantillons, 3 blancs et 3 roses.
Discretion absolue. — Meilleur marché du Monde

AVIS aux DAMES. La Broche-Friseuse indispensable en voyage et bain de mer, qui obtient un si grand succès, a fait naître des imitations qu'il faut éviter en exigeant le nom LUNEL sur la boîte contenant 4 broches et 4 tiges; la seule qui frise et ondule en 5 minutes. Notice et gravure explicatives. Boîte 1^{re} 60. Ec. LUNEL, 21, St-Georges, Paris.

L'INJECTION MERVEILLEUSE DU D^r BACKSON est la moins coûteuse et de beaucoup la plus efficace Elle guérit rapidement et sans retour possible les écoulements les plus anciens et les plus rebelles.
1 fr. 50 LE FLACON. — 2 fr. PAR LA POSTE
DEPOT : Pharmacie, 324, Rue Saint-Martin, Paris

RUDGE
16, RUE HALÉVY — PARIS —
Caoutchoucs
PLEINS, CREUX ET PNEUMATIQUES
Demander le nouveau Catalogue.

J. G. LISEZ!
Le Santal de Midy est devenu très populaire parmi les jeunes gens; c'est qu'il guérit en 48 heures les affections qui réclamaient autrefois l'emploi de baumes ou liquides astringents et demandaient des semaines de traitement. — Dépôt : 113, Faub. St-Honoré.

PHOTOGRAPHIES GALANTES
Scènes de boudoir. — 12 cartes 3 fr.
12 ALBUMS 40 fr. contre mandat-poste.
Henry, 134, cours Victor-Hugo, à Bordeaux.

Le Gérant : Alfred THULARD.
Paris. — Imp. du Gil Blas illustré, 8, rue Glück, A. Thular, imp.

PRUDENCE SURETÉ MANUFACTURE SPÉCIALE de Caoutchouc dilaté et Boudruche SÉCURITÉ ABSOLUE
GARANTIS INCASSABLES et APPAREILS SPÉCIAUX indispensables pour usage intime (HOMMES et DAMES)
MAISON A. CLAVERIE
PARIS, 234, Faubourg Saint-Martin, 234, PARIS
PLUS DE 600,000 CORRESPONDANTS. — COMPLÈTE DISCRETION
Contre 30 cent. seulement, la Maison envoie franco et discrètement son Catalogue général illustré de 44 pages et 200 gravures et un échantillon, ou 6 échantillons et le Catalogue contre 1 franc seulement
Notre Maison connue du monde entier est la seule fabriquant elle-même et vendant réellement bon et bon marché.

PHOTOS LIVRES GALANTS, etc. ÉPATANTS
2 Catalogues clos : 50 centimes.
DUCHENE et C^{ie}, Editeurs français. — AMSTERDAM

Regrets à Ninon

Chanson inédite, paroles et musique de Maurice BOUKAY



Andantino

Tu les regret - te - ras, Ni - non, Les jours fleuris
de rê - ves ro - ses! Sous la nei - ge des ans mo - ro - ses.
Tu voudras re - vivre: A quoi bon? Les regrets d'a - mour, ô Ni -
non, Ne font pas re - naî - tre les ro - ses.

I

Tu les regretteras, Ninon,
Les jours fleuris des rêves roses.
Sous la neige des ans moroses,
Tu voudras revivre. A quoi bon?
Les regrets d'amour, ô Ninon,
Ne font pas renaître les roses.

II

Tu vas te marier, Ninon,
Tu préfères l'or au poète :
Pardieu! c'est une belle fête
Qu'un baiser subi par raison! —
Les baisers d'amour, ô Ninon,
Sont baisers de folle conquête.

III

Tu ne chanteras plus, Ninon,
Et nous n'irons plus, à la brune,
Éveiller le doux clair de lune
Sur les mousses de Trianon...
Les sentiers d'amour, ô Ninon,
Sont trop étroits pour la Fortune.

IV

N'ayant plus mes baisers, Ninon,
Ton front se creusera de fièvres.
Dans la coupe d'or des orfèvres
Tu voudras te griser... Mais non!
Ce ne sera plus, ô Ninon.
La sainte ivresse de nos lèvres.